

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un bestiaire, quelques bananes et un journal qui s'écrit à l'envers

La Cérémonie de Marie-José Thériault

Souvenir de San Chiquita de Louis Gauthier

Journal de l'année passée de Geneviève Amyot

André Vanasse

Numéro 14, avril-mai 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40472ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1979). Compte rendu de [Un bestiaire, quelques bananes et un journal qui s'écrit à l'envers / *La Cérémonie* de Marie-José Thériault / *Souvenir de San Chiquita* de Louis Gauthier / *Journal de l'année passée* de Geneviève Amyot]. *Lettres québécoises*, (14), 14–17.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un bestiaire, quelques bananes et un journal qui s'écrit à l'envers

À propos de *La Cérémonie* de Marie-José Thériault
de *Souvenir de San Chiquita* de Louis Gauthier
et *Journal de l'année passée* de Geneviève Amyot.

Marie-José Thériault a publié coup sur coup *Lettera amorosa* (HMH) et *La Cérémonie* (La Presse). Pour ce qui concerne la première parution, la critique n'a pas été tendre à l'égard de ce recueil de poésie. Hugues Corriveau (*Le Devoir*) et Pierre-Louis Vaillancourt (*Le Droit*) s'en sont donnés à cœur joie pour fustiger une plaquette qui, ô malheur, n'accusait pas le ton du jour. Marie-José Thériault, cela est évident, ne flirte pas avec le féminisme. Elle aurait plutôt tendance à se fier, en matière de comportements sexuels, aux formules éprouvées. On imagine aisément que, devant une telle méconnaissance du système de la mode, la critique ait trouvé en elle le parfait bouc émissaire. Car, de nos jours, marquer quelque indifférence devant la cause du féminisme ou manifester une certaine réticence à l'étalement des moeurs homosexuelles équivalait à se placer le pied dans le piège à ours. Ce sont les deux balises qu'il faut surveiller de près.

Il ne m'appartient pas de juger de la poésie. Je laisse le soin aux autres de le faire. Quant à *La Cérémonie*, je m'attendais au pire considérant que Marie-José Thériault ne changerait pas d'allégeance comme d'autres le font si allègrement. Mais voilà qu'au cours de la même semaine (10 mars), Réginald Martel de *La Presse* et Robert Melançon du *Devoir* lui consacraient leur chronique et pratiquaient, ce qui n'est pas toujours leur style, la dithyrambe. Je me suis donc réjoui à la pensée que je ne serais pas le seul à vanter ses talents.

Car, il faut le dire, elle écrit merveilleusement bien. Elle fait preuve d'une maîtrise admirable de la langue. Du reste sa prose brève et affinée convient tout à fait à ce genre particulier qu'est le conte. Le recueil en contient vingt-trois répartis sur 140 pages. Cela fait une moyenne de 5 à 6 pages pour chacun d'eux.

La Cérémonie se divise en trois parties assez bien démarquées les unes des autres. La première, la plus importante, intitulée précisément « la Cérémonie » contient seize contes de factures diverses. La seconde, qui porte le beau titre de « Quatre sacrilèges en forme de tableaux », se veut un exercice cynique et tout à fait amusant pour ne pas dire désopilant sur des peintures de Carpaccio, Piero della Francesca, Titien et Botticelli où l'auteur s'amuse à faire parler des personnages que l'artiste avait



figés à tout jamais sur la toile. Finalement la dernière partie, intitulée « Les Trolls » contient trois textes fort différents mais qui offrent cette similitude, du moins me semble-t-il, de traiter du même sujet : la vie intellectuelle. Ainsi le titre (« Les Trolls ») aurait été choisi à dessein : les intellectuels appartiendraient du moins si l'on accepte la définition nouvelle qu'elle donne des Trolls, à cette race de géants qui par dégénérescence se sont transformés en nains !

Ces courts contes finement ciselés produisent, pour beaucoup d'entre eux, une drôle d'impression sur le lecteur. « Contes bizarres ? Contes érotiques ? Ou drôles de contes ? » demande-t-on sur la couverture arrière du volume. La question est bien formulée car il s'agit de récits d'une nature toute particulière. La sexualité y joue un rôle prépondérant. Une sexualité où la violence et le sadisme à peine voilés constituent les éléments rituels à la parade de l'amour. Ce dernier se pratique dans les alcoves, bien souvent durant les canicules. Un regard, un beau corps. L'invitation au voyage. Alors on s'adonne à « d'étranges jeux d'adultes (p. 15) », on y fait « d'étranges découvertes (p. 55) ». Et comme si l'auteur ne pouvait séparer la mort de l'amour, la chamelle fusion se termine... d'étrange manière : l'amour frappe à mort ou futile.

Particularité chez Marie-José Thériault : elle affectionne les métamorphoses. Reprenant pour elle-même la légende de « La belle et la bête », elle



nous en donne une version apocryphe. Sous sa plume la bête (aurait-on oublié que c'est un mot féminin ?), plutôt que de se transformer en un ridicule et insignifiant petit prince charmant, change de camp. Dans ces contes, c'est la belle qui se fait bête et dévore à belles dents un amant vaincu pour avoir trop cru aux histoires qu'on raconte aux enfants. La plupart des contes de la première partie me paraissent une broderie sur cette rêverie. On en trouve des traces dans « la Cérémonie », « Inès de Tharsis », « Sirix », « Le Joachim d'Elsa », « Les cyclopes du jardin public », « La cueilleuse », « Tara » et finalement dans celui qui, en ce sens, me paraît le plus fascinant et qui s'intitule (d'après une phrase de Victor Hugo) « Elle passait sur le pont de Tolède, en corset noir ». Description nous est donnée d'une femme « d'une luminescence bizarre aux yeux (p. 67) » et dont tous parlent d'une bien curieuse façon. Il y a de quoi. On découvre à la fin qu'elle méritait à juste titre le qualificatif de gracie demoiselle puisqu'elle appartenait de fait... à la famille des libellules :

Il se produisit à ce moment-là une chose unique. Le corset de la belle se fendit dans son dos en faisant un bruit de verre qui casse. Deux ailes diaphanes marquées de veinules bleues apparurent. Elle les ouvrit et, retenant contre elle son amoureuse proie, la femme s'envola bien haut, tournoya un moment au-dessus de Tolède et prit rapidement la direction du Sud. (p. 69)

La Cérémonie constitue en somme un bestiaire nouveau genre tout à fait envoûtant. Ceux qui ne sont pas chau-

vins au point de croire que le joul seul nous convient trouveront plaisir et enchantement à lire ce recueil de contes. Marie-José Thériault, voulant sans doute allier au plaisir de la lecture celui du palais nous propose même une recette culinaire tirée de la plus vieille tradition chinoise. « L'oie impériale de Li Ming-Tchou » (tel est le titre du conte) me paraît un met si rare qu'après avoir consulté tous les livres de recettes chinoises à ma disposition, je n'en ai trouvé nulle trace.

Avis aux amateurs de cuisine tendrement épicée !

* * *

Passer du menu impérial au régime de bananes n'est pas chose aisée. Mais je n'en suis pas, en tant que manipulateur de l'écriture, à mon premier tour de passe-passe. Je quitte donc le Pavillon-des-Délices-des-Eaux de Li Ming-Tchou pour me retrouver à quelques pas de San Cristobal (il y a cinq localités portant ce nom à travers le monde) dans la République du San Chiquita où Louis



Photo Kéro

Gauthier vient d'écrire un roman intitulé *Souvenir du San Chiquita*. (VLB).

Pour ceux que la chose préoccupe, précisons que cette république n'est signalée par aucune carte géographique. Tout au plus pourrait-on la retrouver, telle une île bleue et jaune flottant à la dérive, agrippée à certaines bananes que les Québécois consomment en assez grande quantité.

D'entrée de jeu nous sommes donc plongés dans le mensonge : cette fausse république comme par un effet d'entraînement donne naissance à de bien curieux personnages. Angela, Teresa, le docteur Buenaventura (l'Ange, la Terre et l'Aventure ?) mentent au narrateur comme ils respirent. Louis (tel est son prénom) a été, dès le début, propulsé dans cette aventure qui a vite acquis la vélocité du tourbillon. « Comment voulez-vous, dit-il, que je sache où tout cela me mène, j'ai peine à voir où je mets les pieds, je patauge (p. 35) ». Nous aussi nous pataugeons avec lui.

Car c'est lui notre seul informateur et il ne comprend rien. Il a reçu un jour, par erreur de toute évidence, un paquet qui contenait « divers objets hétéroclites (p. 37) » dont « trois bobines de film Kodak Tri-X 135 (p. 37) » que beaucoup de gens, y compris Angela, se disputent âprement. Le narrateur, pour sa part, n'en a cure puisque « le paquet contenait un mystère, le cœur d'Angela, la main d'Angela, la voix d'Angela (p. 38) », « il contenait l'Avenir (p. 38) ». Le reste est donc, à ses yeux, sans importance.

Ainsi sommes-nous lancés dans une intrigue qui rappelle, du moins de par son point de départ, *Prochain épisode* d'Hubert Aquin. *Souvenir du San Chi-*

quita tient effectivement du roman d'espionnage. Or le narrateur, tout comme celui de *Prochain épisode*, vit son rôle à la façon du anti-héros : il incarne la face honteuse de James Bond ou celle de OSS 117. Fragile, psychologiquement fêlé, il est surtout victime de sa propre faiblesse et de son volontaire aveuglement.

Son amour pour Angela, son « ange gardien (p. 15) » est tel qu'il accapare entièrement sa pensée. Ce filtre (filtre ?) amoureux diffracte la perception qu'il peut avoir de la réalité : si tout nous parvient, cela nous est donné par amour interposé. Sommes-nous sur la piste de trafiquants de drogue ou sur celle de révolutionnaires ? Nous ne pouvons trancher la question. Chose certaine, la valise à double fond se passe de main à main, parfois dans la mauvaise, pendant qu'on court des consultations aux tripots. Sur ce fond douteux se découpent pourtant la figure de Diego Diaz (faux personnage historique qui offre beaucoup de traits de ressemblance avec Porfirio Diaz, révolutionnaire qui, dès après avoir pris le pouvoir, se transformait en un cynique dictateur) et celle de Pedro Alvarez (parfois désigné sous le nom cocasse de P. A. Villegas ou Pedro Alvarez Villegas) lui aussi, on le suppose, révolutionnaire et fugitif.

Il s'agit en somme d'une bien sombre histoire qui au lieu de démasquer les coupables et d'empêcher la cocaïne, ce terrible poison, de faire ses ravages, se termine en queue de poisson ! Le narrateur revient à Montréal avec la valise (à double fond ?) que Teresa lui a offert en cadeau (hum ! hum !), la dépose sur le parquet de l'aérogare afin de mieux admirer le paysage qui s'offre à sa vue. Il se perd alors dans sa rêverie. Le roman se termine sur cette phrase fort poétique : « Au-dessus de ma tête, le ciel est presque pourpre, épais et liquide (p. 148) ». Dans ce ciel rouge resteront emprisonnés, comme l'eau par les nuages, les noms de Pedro, Teresa, Angela de même que celui du docteur Buena-ventura.

Nous sommes, quant à nous lecteurs, convaincus à tout jamais que cette intrigue n'avait d'intérêt que parce qu'elle était d'abord une histoire d'amour entre le narrateur et Angela.

Une passion que Louis a probablement « imaginée avant de la vivre

(p. 129) ». Celle qui lui aura permis d'oublier la platitude de sa vie, de masquer surtout le fait que depuis trop longtemps il y a noyé dans du formol son « principe vital balancé entre (ses) jambes comme une trompe dans son obscurité molle (p. 36) ».

Ainsi rêver d'Angela, c'est refaire la vie par l'écriture, reconstituer de toutes pièces un nouveau décor, inventer une nouvelle république et participer à des hold up. Je est un autre. Il suffit d'écrire.

Louis Gauthier y réussit fort bien en nous livrant, dans ce faux récit de contrebande, une perception héraclitienne de la vie. Car pour le narrateur ce qui compte avant tout dans cette rencontre avec Angela c'est le mouvement, l'étonnement, le renouvellement, la passion en somme qui devient le cri d'espoir d'un narrateur qui, autrement, serait probablement mort d'inanité.

Le texte, malgré une volontaire confusion, se lit d'une traite. Il accroche et plaît. Dommage que dans certaines pages (peu nombreuses il est vrai) Louis Gauthier s'adonne à la plate imitation qui nous le fait confondre avec le monstre sacré qu'est VLB, son éditeur. À titre d'exemple, je donne à lire cet extrait tellement bien pastiché qu'en orthographiant « faisant » par « faisant » et en biffant les mots « et refaisant » qui n'avaient pas à être redoublés, la confusion serait totale :

(les premiers temps surtout, Teresa et moi faisant et refaisant et refaisant l'amour comme s'il y avait un trou dans mon esprit, comme si je n'arrivais pas à reprendre pied, comme si toujours le vide s'ouvrait devant moi et que, incapable d'inventer un sol porteur, je n'avais que cette démangeaison perpétuelle à la hauteur de sexe pour ne pas sombrer à l'intérieur de moi-même dans des abîmes imaginaires). (p. 119)

* * *

Quant à Geneviève Amyot, je n'avais pas compris son *Absent aigu*, je comprends à peine un peu plus son *Journal de l'année passée* (VLB). Est-ce un progrès pour elle ? Allez y voir !

Geneviève Amyot pratique un style d'écriture assez peu commun. Non pas

celui des barres obliques que les inconditionnels de *Tel quel* ont reproduit ad nauseam en étant tous persuadés qu'ils faisaient preuve de modernité donc d'originalité mais celui issu de ses lectures de Réjean Ducharme et de Raymond Queneau.

Il semble qu'elle partage avec eux la passion des mots. Cette passion est si vive et si exclusive que le mot, dans son insatiable voracité, ne fait qu'une bouche de la phrase. Évacué, le sens au profit même du mot. Déviée donc gommée, l'histoire à cause des multiples dérives de l'auteur.

Cela donne au bas mot (sic) un texte de 167 pages sans virgule, sans point, sans majuscule. À peine quelques chapitres pour bien indiquer qu'il s'agit d'un faux journal. Un exemple de ce style étrange ? J'ouvre le livre (presque) au hasard :

loger les choses où elles se doivent c'est-à-dire toutes à la même place le nord déjà était compris au sud mais il convient de confirmer faire le poids par deux de l'unique entreprise (p. 83)

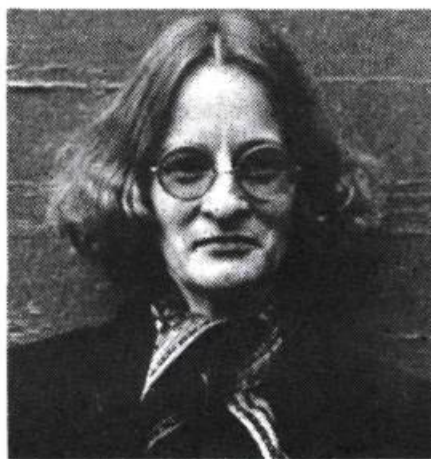
Poétique ? Bien sûr. Avec pour corollaire qu'il est impossible de savoir de quoi parle précisément ce *Journal de l'année passée* qui débute un certain cinq avril mais dont le rappel constant du jeudi premier avril ne doit pas nous faire oublier le poisson qui s'y accroche : a-t-on déjà vu un écrivain produire au jour le jour un journal avec un retard d'un an ? Ce n'est là qu'une « attrape » du livre. Il y en aurait bien d'autres à signaler. L'auteur d'ailleurs ne manque pas de nous le rappeler au cours de son récit : « (ô lecteur ne néglige point cette clef je t'assure que je ne me moque de personne) » (p. 157).

J'en suis persuadé. Il n'empêche que je m'inquiète à la vue du déictique (cf. cette clef). Je redoute que Geneviève Amyot, dans toute sa générosité m'ait gratifié, en guise de prime, du trousseau entier.

Est-il nécessaire, après ce préambule, de préciser qu'il m'est impossible de donner un résumé clair de ce roman. Le texte, cela est évident, veut à tout prix échapper aux lois de la logique narrative. C'est là sa modernité. Un style donc cousu de petits hameçons et qui

vous incite à lire une à une chacune des pages parce que vous espérez, à la suivante, comprendre un peu plus un récit qui, tel le poisson, vous glisse des doigts. Et vous tournez la dernière page de la même manière que la première. Vous n'avez rien appris mais vous savez tout. La narratrice a multiplié, sans retenue (avec impudeur même), les confidences et les réflexions les plus plus inattendues. Il vous a semblé (mais comment en être sûr) qu'entre le livre de l'an passé et celui qu'elle écrit maintenant elle a vécu un grand amour orgiaque qui aura duré quatorze semaines (se sont-elles déroulées à la queue leu leu ?). Tels sont les souvenirs dont elle accouche avec douleur dans ce journal truqué.

À la fin de son livre, la narratrice lance : « Allez donc savoir si j'ai eu ou non un enfant (p. 166) ». Un enfant ou un livre ? Comment répondre quand on sait, selon ses propres aveux, que l'un et l'autre provoquent les mêmes douleurs au ventre. Entre le corps et la lettre, entre l'écriture et le sexe, entre l'accouchement du bébé et celui du livre s'établit une sorte d'ambiguë circulation



(« quant à ce journal ça me paraît assez clair qu'il est en train de virer en feuille de chou (si au moins je pouvais y cueillir quelque bébé ») p. 83 ou encore « écrire est une affaire de fou une manie dangereuse de maniaque désœuvré j'ai peur d'y laisser ma peau je veux dire quelque ovaire et autre chose du même genre » (p. 48).

À la question qu'elle-même pose : « le pays a-t-il davantage besoin de mes enfants que de mes livres (p. 87) » elle n'apporte aucune réponse précise. On ne peut malgré tout ignorer qu'au détour

de certaines pages circule la tentation hermaphrodite : accoucher d'un livre c'est réunir en un seul tout le mâle et la femelle, c'est pratiquer une alchimie telle qu'elle nous transforme en dieu.

Voilà pourquoi quand la narratrice demande « et comment donc renverser sur moi-même mon propre corps composer par mes seules forces contraires la splendeur totale du chaos d'origine » nous pouvons presque répondre par ses propres paroles : « Par l'écriture ; en inventant une nouvelle genèse ».

Encore faut-il éviter de recopier la bible, de pratiquer à outrance le collage (le raccollage ?), d'utiliser systématiquement les clichés c'est-à-dire en somme de se servir (par dérision) de l'intertexte figé. À trop vouloir se mirer dans les lieux communs on risque de connaître le même sort que Narcisse qui, se voyant pour la première fois dans le miroir de l'eau, fut saisi du désir fou de s'étreindre lui-même. Il se noya.

L'écriture de Geneviève Amyot court le risque, à mon avis, de croupir dans la même eau.

André Vanasse

DES LIVRES À DÉCOUVRIR



Flore Cocon, Suzanne Jacob — \$6.95



Extrême Survivance, Extrême Poésie, Paul Chamberland — \$8.95



Les patenteux du Québec — \$19.95



La maternité castrée, Francine Lemay — \$6.95

Refus Global et Projections libérantes, Paul-Émile Borduas.....	\$5.95
Le Cassé, Jacques Renaud.....	\$7.95
Les Confitures de coings, Jacques Ferron.....	\$9.95
Jacques Ferron malgré lui, Jean Marcel.....	\$11.95
Hubert Aquin et le Québec, Gilles de La Fontaine.....	\$7.95
Oeuvres créatrices complètes, Claude Gauvreau.....	\$75.00
L'Esprit révolutionnaire dans l'art québécois, Robert-Lionel Séguin.....	\$30.00
Acadie/Expérience, Jean-Guy Rens et Raymond Leblanc.....	\$8.95
Lâche pas la patate, Revon Reed.....	\$6.95
Maman, Marcelle Brisson.....	\$5.95
Sans parachute, David Fennario.....	\$8.50

L'Antichambre et autres métastases, Paul Paré.....	\$6.95
La Question du Québec, Marcel Rioux.....	\$6.95
Les Prisons de par ici, Pierre Landreville, Astrid Gagnon, Serge Desrosiers.....	\$5.95
La Confédération y a rien là !, Henri Gagnon.....	\$3.00
Un génocide en douce, Pierre Vadeboncoeur.....	\$8.95
Ce n'était qu'un début... ou la petite histoire des premiers pas du F.L.Q., Gabriel Hudon.....	\$7.95
Avant de se retrouver tout nu dans la rue, Le problème du logement, Jean Simoneau.....	\$12.95
La fin du mépris, Robert Barberis.....	\$9.95
Le paradoxe canadien, Pierre Drouilly.....	\$9.95

parti pris

Écrivez-nous à :
Les Éditions Parti Pris
947 Duluth Est, Montréal, H2L 1B7

LE CLUB DU LIVRE PARTI PRIS
vous offre une remise de 20% sur
les titres ci-haut mentionnés